

Camenuae n°8 – janvier 2012

Cecilia PAVARANI

LA REPRÉSENTATION DES BANQUETS DANS LA POÉSIE LATINE
OFFICIELLE DE L'ANTIQUITÉ IMPÉRIALE ET TARDIVE

INTRODUCTION

Dans la poésie latine, la représentation du banquet révèle souvent des significations symboliques. Il suffit de penser à l'épigramme 9.81 de Martial, où l'art de la gastronomie devient une métaphore de la création poétique : les poètes sont comparés à des cuisiniers et leurs lecteurs à des hôtes prêts à goûter les poèmes comme s'il s'agissait de spécialités culinaires¹. La poésie, donc, est utile et agréable comme la dégustation de la nourriture. Il est tout aussi vrai que les auteurs latins considèrent les plaisirs de la table comme inférieurs à ceux de l'esprit². Cet aspect les amène à parler des aliments avec circonspection et explique l'absence de transmission des textes concernant exclusivement la cuisine, comme les livres de recettes et les manuels³. Les seuls repas à être décrits sur un ton favorable sont les *convivia* frugaux, le plus souvent fondés sur la consommation de mets indigènes⁴. Le refus d'un luxe vulgaire et l'image d'un dîner sobre, présenté comme un repas idéal, deviennent les symboles d'une vie sage. La modération du banquet, dans la recherche de la mesure, est aussi une métaphore de l'idéal poétique de Callimaque, garanti, dans les écrits, par l'élégance et la brièveté⁵.

Nombreuses sont les voies que l'on peut parcourir dans l'étude de cet objet ; bien que les Latins tendent à être réticents à l'égard de cette thématique, leurs références aux aliments et aux mets sont fréquentes, car la nourriture, évocatrice d'une expérience plus vaste, devient métaphore et projection littéraire soit de la moralité individuelle soit des valeurs d'une entière culture⁶. Pour évaluer la moralité de l'individu, en effet, les Romains

¹ *Lector et auditor nostros probat, Aule, libellos / sed quidam exactos esse poeta negat. / Non nimium curo: nam cenae fercula nostrae / malim convivis quam placuisse coci.*

² Comme le montre par exemple l'analyse de E. Stein-Hölkeskamp, « Culinarische Codes: das ideale Bankett bei Plinius d. Jüngeren und seinen Zeitgenossen », *Klio*, 84, 2, 2002. L'idée que se consacrer excessivement aux plaisirs de la table se fait au détriment de la vie spirituelle est très courante aussi chez les Grecs (ce qu'affirme Platon, *Epist. VII*, 326b-c, à propos des Siciliens, dont l'habitude de manger deux fois par jour serait nuisible à la vie spirituelle, est très significatif ; voir aussi l'avertissement d'Épictète, *Ench.* 41, selon lequel tout ce qui concerne le corps est ἐν παρέργῳ ποιητέον).

³ Cf. RE s.v. *Kochbücher* (B. *Kochbücher der Römer*), col. 941-943, XXI Halbband, München, A. Druckenmüller Verlag, 1921.

⁴ Le *locus communis* de la simplicité de la table se rapporte souvent aussi bien au *mos maiorum* qu'à la tradition philosophique cynique et épicurienne (par ex. Hor., *Sat.* 1.6.115-118). L'éloge littéraire de la table sobre perdure, revisité sur le mode chrétien, jusqu'à la poésie de Sidoine Apollinaire (cf. *Carm.* 17 : le Christ fournira l'essentiel à la *rustica mensa* d'un anniversaire, peut-être celui du frère, voir A. Loyer, *Sidoine Apollinaire. Poèmes*, Paris, Les Belles Lettres, 1960, t. I, p. 126, n. 1) ; cf. le chapitre *Christian Ascetism* dans P. Garnsey, *Food and Society in Classical Antiquity*, Cambridge, Cambridge UP, 1999, p. 95-99.

⁵ Cf. Hor. *Carm.* 1.20, 2.16 et *Sat.* 2.2 (passages cités en H.J. Mette, « *Genus tenue und mensa tenuis* bei Horaz », *Museum Helveticum*, 18, 1961, p. 136-139).

⁶ Cf. E. Gowers, *The Loaded Table: Representation of Food in Roman Literature*, Oxford, Clarendon Paperback, 1993, p. 3-4. Sous cet aspect cf. aussi L. Radif, « Il banchetto del sazio: il mondo *sub specie epularum* dell'Arbitro », *Maia*, 55, 3, 2003, p. 523-536, selon laquelle le roman de Petron utilise la nourriture comme clé

ne négligent pas son attitude concernant l'alimentation ; ils la qualifient de répréhensible si elle est trop indulgente envers les délices du palais, d'estimable si elle est modérée. Dans les œuvres de poètes latins – comme dans celles d'historiens et de panégyristes⁷ – de l'époque impériale et tardive, les coutumes alimentaires et les banquets des empereurs révèlent aussi bien des aspects de leur tempérament que des éléments qui éclairent leur action politique⁸.

Cet érude se propose d'illustrer les implications morales et politiques liées à la représentation de la nourriture dans la poésie latine idéologiquement orientée. On s'attardera, en particulier, sur quelques passages estimés parmi les plus significatifs, tirés des poèmes de Stace, de Martial et de Claudien. Les deux premiers auteurs célèbrent Domitien et sont pour nous les uniques sources poétiques contemporaines de ce prince ; Claudien, actif à la cour milanaise entre le iv^e et le v^e siècle apr. J.-C., décrit les banquets officiels surtout pour dénigrer les adversaires politiques de Stilicon.

STACE ET MARTIAL : LES BANQUETS DE DOMITIEN

Dans cette optique, l'époque de Domitien est particulièrement intéressante. Le dernier des empereurs flaviens, en effet, mit un frein au dérèglement convivial (sous Néron l'*Urbs* toute entière paraissait, aux dires de Tacite, la salle à manger du prince)⁹, et donna un

métaphorique de la réalité, et P. Garnsey, *Food and Society*, p. xii, p. 9 et p. 146-147.

⁷ Chez les historiens, célèbre est la description taciteenne (*Ann.* 15.37) du somptueux banquet apprêté par Tigellin pour Néron, comme la ruse perfide grâce à laquelle ce dernier empoisonna Britannicus assis à table (*Ann.* 13.16). Les informations apportées par Suétone à propos de l'alimentation des empereurs sont précises (voir *Caes.* 52-53, et surtout *Vitell.* 13), mais l'œuvre d'Ammien Marcellin, en particulier, est parsemée de références à la nourriture et aux habitudes alimentaires des protagonistes : de son « benjamin », Julien il exalte la sobriété (21.9.2, 22.4.1-5) ; souvent il exprime avec sarcasme sa propre réprobation pour le luxe : cf. 14.6.14 (*convivia longa et noxia*), 14.6.16 (*mensarum voragines et varias voluptatum illecebras*), 27.3.14 (sur les banquets des évêques de Rome, semblables à ceux de rois), 28.4.4-5 (sur la nécessité de limiter les horaires d'ouverture des tavernes et de mettre un frein à la consommation des mets en public), 28.4.13 (poissons, oiseaux et loirs servis à la table des riches sont pesés, pendant le banquet, afin que tous les convives en admirent la dimension). De son côté le panégyriste Pacatus loue les *epulae* de Théodose comme *mensis communibus parciores* et préparées avec les produits du lieu et de la saison (*Pan.* 14.4) ; Zosime, notamment hostile à Théodose, critique par contre les frais exagérés destinés à la table impériale et blâme aux cuisiniers et aux échantons (4.28.2).

⁸ Pline considère Apicius, gourmet raffiné, comme étant à l'origine de la corruption des tables des gouvernants : le riche patricien incita le jeune Drusus à dédaigner un aliment simple telles que les pousses de chou-fleur ; la chose ennuya son père adoptif Tibère, auquel au contraire, vraisemblablement, ces légumes plaisaient (Plin., *Nat. Hist.* 19.137) ; Sénèque, dans un long réquisitoire contre ceux qui cherchent des plaisirs superflus dans des aliments provenant de différentes parties du globe (*Ad Helviam* 10.2-10.11), montre de l'antipathie envers l'auteur du *De re coquinaria* (œuvre qui nous est parvenue dans une réélaboration postérieure) : Apicius ruina une génération entière à cause de ses spécialités gastronomiques (*scientiam popinae professus disciplina sua saeculum infecit, ibid.* 10.8). Voir E. Salza Prina Ricotti, *L'arte del convito nella Roma antica con 90 ricette*, Rome, L'Erma di Bretschneider [Studia Archeologica, 35], 1983, p. 207-218.

⁹ Tac., *Ann.* 15.37.1 : *Ipse [Nero] quo fidem acquireret nihil usquam perinde laetum sibi, publicis locis struere convivia totaque urbe quasi domo uti.*

nouvel éclat et une nouvelle signification politique aux fêtes publiques¹⁰. Examinons maintenant deux des *Silvae*.

Stace Silv. 1.6

Dans la sixième *Silva* du premier livre, Stace, spectateur mêlé à la foule, décrit les *Saturnalia principis*, le banquet le plus impressionnant offert par Domitien, probablement au Colisée¹¹. Tous, riches ou pauvres, sont hôtes de l'empereur : *Iam se, quisquis is est, inops, beatus / convivam ducis esse gloriatur* (v. 49-50). Le prince lui-même est là, présent, en chair et en os, et il fait distribuer par des cordes tendues au-dessus de l'amphithéâtre, toutes sortes de délices (v. 12-16 ; 75-78). La description des mets est très détaillée et l'on insiste sur le raffinement afin de célébrer la munificence de l'empereur. Les vivres offerts proviennent de l'Orient¹², traditionnellement considéré comme le lieu de tous les délices, et les distractions sont assurées par des personnes d'origines variées : jeunes filles lydiennes, musiciens de Cadix, troupes de Syriens concourent à créer un panorama « multi-ethnique », réaliste bien que transposé dans une dimension presque mythique, tout comme les comparaisons entre les serveurs et le Troyen Ganymède et entre les Amazones et les femmes romaines, qui jouent à qui accaparera la plus grande quantité possible de mets (rsp. v. 34 et v. 53-56). L'impression est que l'amphithéâtre, avec la société bigarrée qu'il abrite, reproduit un univers en miniature, où refléurit l'âge d'or.

Stace, dans le but de compenser la nature périssable et donc le caractère éphémère des cadeaux alimentaires offerts par son maître au peuple invité au banquet, affirme que le jour de *Saturnalia* restera inoubliable à Rome (*Quos ibit procul hic dies per annos !*) : qualifier d'éternel le souvenir d'un banquet ou d'une invitation à dîner me semble, du reste, caractéristique de la poésie conviviale statienne¹³.

Si dans la *Silh. 1.1*, le pouvoir de Domitien était exalté grâce à la description de sa colossale statue équestre, il est maintenant célébré grâce à la surabondance des aliments qui pleuvent d'en haut¹⁴, sans cesse et si nombreux que *desunt qui rapiant sinusque pleni / gaudent*,

¹⁰ Suet. *Dom.* 7 : *Multa etiam in communi rerum usu novavit : sportulas publicas sustulit revocata rectorum cenarum consuetudine*. Sur les *cenae* d'Auguste voir Suet. *Aug.* 74 (*convivabatur assidue nec umquam nisi recta*). « La *cena recta* (sintagma avente caractère "officielle" : cfr. ad es. CIL VI 33885 = ILS 7214, l. 17) era un pasto ordinario e completo, diverso dalla *sportula*, semplice distribuzione di viveri o rinfresco improvvisato, che il *patronus* offriva ai *clientes* [...] » (I. Lana, *Le vite dei Cesari di Svetonio*, éd. P. Ramondetti, trad. I. Lana, Torino, 2008, vol. I, p. 522, n. 1). Sur les nouveautés apportées par Domitien aux *cenae* publiques cf. J.H. D'Arms, « The Roman *Convivium* and the Idea of Equality », *Sympotica. A Symposium on the "Symposion"*, éd. O. Murray, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 309 (voir aussi J.H. D'Arms, « Control, companionship, and *clientela*: Some social functions of the Roman communal meal », *Échos du monde classique. Classical views*, 28, 1984, p. 341).

¹¹ Comme le pense J.H. D'Arms, « Control, companionship, and *clientela* », p. 342 et n. 47. Sur la fête des Saturnales cf. C.E. Newlands, *Statius' Silvae and the Poetics of Empire*, Cambridge, Cambridge UP, p. 236-237. Je renvoie à l'essai de la Newlands pour une analyse approfondie du poème.

¹² V. 12-15 : les noix du Pont, les dattes de la Palestine, les prunes de Damas, les figues réputées de Kaunos (en Carie) ; v. 75-78 : oiseaux du Nil, du Phase et de la Numidie. La sensibilité gastronomique des anciens se distingue de celle des modernes par la grande attention réservée à la provenance des aliments (cf. J. F. Revel, *Un festin en paroles. Histoire littéraire de la sensibilité gastronomique de l'antiquité à nos jours*, Paris, J.-J. Pauvert, 1979, p. 47-48).

¹³ Voir Stat., *Silh.* 4.6 : *inconsumpta* sera pour le poète le dîner qui lui a été offert par son ami Novius Vindex, car plus que des mets on y profita d'aimables conversations sur l'art (*neque enim ludibria ventris / hausimus aut epulas diverso a sole petitas / vinaque perpetuis aevo certantia fastis*).

¹⁴ Semblables à la pluie : Domitien est comme Jupiter (v. 27 : *Iuppiter noster*), il est même supérieur au roi des dieux, car si les pluies envoyées par ce dernier sont souvent nuisibles pour les champs, celles de Domitien

dum nova lucra comparantur. Dans les deux poèmes donc¹⁵, Domitien est loué pour sa puissance, si grande qu'elle dépasse toute limite humaine. L'excès, d'ailleurs, est un caractère distinctif des *Saturnalia*, un peu comme pour notre carnaval. Les observations d'Emily Gowers à ce propos sont par conséquent pertinentes : « A licensed restoration of the Golden Age, which temporarily toppled the social hierarchy (slaves were traditionally waited on by their masters at table), the *Saturnalia* also sanctioned variations on the usual pattern of eating: the Romans would either return to primeval simplicity or stuff out the normal meal with superfluous food »¹⁶. L'écho virgilien conclusif me semble, dans ce sens, intéressant (*Georg.* 4.133, à propos du *senex Corycius* : *dapibus mensas onerabat inemptis*), tout comme celui d'Horace (*Epod.* 2.48) ; la référence à l'Épode, à mon avis, rappelle un instant l'ancienne frugalité des Romains, sans toutefois freiner la débordante et bizarre abondance de l'époque moderne : *Quis spectacula, quis iocos licentes, / quis convivium, quis dapibus inemptas, / largi flumina quis canat Lyaei ?*¹⁷.

Stace Silv. 4.2.

Si dans la *Silh.* 1.6, Domitien est présent, il n'est cependant qu'une figure en retrait, au contraire dans la *Silh.* 4.2, Stace, invité à dîner au palais, a l'occasion de le voir de près et d'observer son visage¹⁸. L'honneur rendu au poète, souligné emphatiquement par l'anaphore de *te*, ne consiste pas tant à dîner avec l'empereur qu'à jouir de sa vue sans devoir se lever :

*Tene ego, regnator terrarum orbisque subacti
Magne parens, te, spes hominum, te, cura deorum,
cerno iacens? Datur haec iuxta, datur ora tueri
vina inter mensasque, et non adsurgere fas est?*

Les mets passent au second plan, ce qui compte est la sacralité de l'empereur et du banquet¹⁹, suggérée par le lexique (*sacrae cenae*, v. 5 ; *fas*, v. 17) et par la splendeur du visage de Domitien (v. 43), qui est comparé à de nombreuses figures divines (Mars, Pollux, sont uniquement bénéfiques (v. 25-27).

¹⁵ Que Cancik met en parallèle par rapport au type de structure et définit « das Pendant zu dem Gedicht über die Kolossalstatue Domitians », H. Cancik, *Untersuchungen zur lyrischen Kunst des P. Papinius Statius*, Hildesheim, G. Olms 1965, p. 100.

¹⁶ E. Gowers, *The loaded Table*, p. 27.

¹⁷ V. 93-95. Dans l'Épode 2 d'Horace (voir L.C. Watson, *A Commentary on Horace's Epodes*, Oxford, Oxford UP, 2003, p. 75-124) *dapibus inemptas* sont les plats simples et naturels qu'une femme sabine ou apulienne prépare pour son mari qui rentre fatigué de la campagne. L'écho horatien sonne donc ironiquement parce qu'*inemptus* assume dans le contexte statien une signification différente, ou plutôt opposé, à celui du modèle : si chez Horace le terme évoque une idée d'auto-suffisance, ici il désigne au contraire des biens qui sont offerts, gratuits, en une acception plus triviale. Pourtant la référence me semble significative, elle rappelle au lecteur cultivé la vertu de la sobriété désirée par l'usurier Alfius, et met également en cause une attitude ambiguë typique du Romain quand il s'agit de parler de la nourriture : louer, en paroles, la sobriété mais dans un second temps apprécier les plaisirs de la cuisine. En fait, même si Alfius désire la tranquillité et la simplicité de la campagne *iam iam futurus rusticus* (v. 68), il renie par la suite la vie rustique pour choisir les attraits – économiques mais aussi culinaires – de la ville, comme révèle la fin surprenante de l'épode.

¹⁸ Cf. l'analyse de C.E. Newlands, *Statius' Silvae and the poetics of Empire*, chap. 8, p. 260-283, selon laquelle le poème « provides Statius' most direct exploration of the relationship between the poet and the emperor. Indeed, *Silh.* 4.2 suggests on what terms poetry can and should be written for the emperor », *ibid.*, p. 261.

¹⁹ Le caractère sacré des banquets des Grecs et des Romains dérive de la *praxis* sacrificielle : cf. P. Scarpi, *Il senso del cibo. Mondo antico e riflessi contemporanei*, Palerme, Sellerio, 2005, p. 23-27 (chap. « Dalla prassi sacrificale al banchetto »).

Bacchus, Hercule, Jupiter : v. 46-55) et ressemble plus à un roi hellénistique qu'à un *princeps*. Le poète a l'impression de se trouver à la table de Jupiter et Jupiter lui-même, d'en haut, admire la somptueuse salle à manger de la résidence²⁰, œuvre de l'architecte Rabirius, majestueuse et divine (v. 18-31)²¹. La représentation de la *cena* impériale est donc une occasion extraordinaire d'exprimer la consolidation des structures du pouvoir mise en œuvre à ce moment-là par Domitien²². Les banquets d'état qu'il voulut restaurer – en trouvant l'inspiration, peut-être, dans la pratique d'Auguste (Suet., *Aug.* 74) – mettent à profit l'impérissable binôme entre nourriture et politique, association qui naît presque inévitablement quand un puissant invite à sa table²³.

La description du banquet impérial chez Stace repose donc principalement sur la profusion et le raffinement des mets dans la *Silh.* 1.6 et sur l'imposante figure de l'empereur – à laquelle sert de décor la grandeur de l'ambiance – dans la *Silh.* 4.2. Il me semble opportun d'observer que l'atmosphère et la nourriture offerte dans les dîners privés évoqués dans les *Silvae* sont bien différentes : il suffit de penser au climat amical en Stace, *Silh.* 1.3²⁴. Finalement, le poète napolitain semble confirmer une caractéristique de la société romaine, qui juge négativement le faste privé mais non le faste public, pour parler avec Cicéron : *odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit*²⁵.

Martial

La poésie de Martial, « poésie des objets », selon la célèbre définition de Carmelo Salemme, car elle s'inspire de la vie quotidienne²⁶, est une source précieuse pour étudier les habitudes alimentaires de la Rome impériale. Les épigrammes consacrées aux déjeuners et

²⁰ La salle à laquelle fait allusion Mart., 8.39.

²¹ Le palais impérial de Domitien, défini par Martial comme *parrhasius* (Mart., 7.56.1-2 : *Astra polumque pia cepisti mente, Rabiri, / Parrhasiam mira qui struis arte domum*), à la différence de beaucoup d'édifices désirés par lui, ne fut pas détruit après la *damnatio memoriae* et devint le siège résidentiel pour les empereurs futurs.

²² Sur le culte impérial de Domitien et la sacralité de sa figure cf. K. Scott, *The imperial cult under the Flavians*, New York, Arno Press, 1975 (chap. VI-XIV).

²³ Du reste, *Convivis gratiam quaerere* est selon Salluste l'activité propre des hommes politiques ambitieux à la recherche de votes (*Bell. Iugh.* 4.3). Voir P. Veyne, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Le Seuil, 1976 (en part. p. 415-426, 481-483 et 729-730) et J.H. D'Arms, « Control, companionship, and clientela », p. 338-339 : « when the powerful individual invites others to share in the consumption of food, commensalism instantly acquires political dimensions, and the communal meal functions simultaneously as an instrument of social harmony [...] and as mechanism of social control (for the gift of food reinforces the powerful's domination of his subordinates) ».

²⁴ La *villa* tiburtine de Manilius Vopiscus offre l'ambiance idéale pour méditer sur des questions profondes. On y mène une vie sobre, également en ce qui concerne les habitudes alimentaires, qui seraient appréciées par Épicure même. Le fleuve Anio coule à cet endroit placide, comme s'il ne voulait pas déranger les études et les méditations de Manilius (dans ses descriptions des *villae*, Stace fait coïncider les qualités des demeures avec les vertus de leur propriétaires : cf. T. Newmyer, « The *Silvae* of Statius: Structure and Theme », Leiden, E.J. Brill, 1979, p. 113-144).

²⁵ C'est la remarque de Cicéron (*Pro Mur.* 36.76) à un épisode mentionné aussi par Valère Maxime et Sénèque (Sen., *Epist.* 95.72) : Quintus Aelius Tubero, petit-fils de l'Africain, et disciple du stoïcisme, mit le couvert trop pauvrement, avec des peaux de chèvre, pour la table du banquet funèbre de l'Africain ; le peuple romain le blâma pour ne pas avoir honoré de manière adéquate son oncle et, bien qu'il fût un citoyen exemplaire, ne l'élut pas préteur.

²⁶ C. Salemme, *Marziale e la "poetica" degli oggetti: struttura dell'epigramma di Marziale*, Naples, Società Editrice Napoletana, 1976. C'est Martial lui-même qui souligne le caractère concret, le réalisme vivant de ses poèmes, qualités qui les fait apprécier de ses lecteurs contemporains : *illam iudiciorum subtilitatem, illud materiarum ingenium, bibliothecas, theatra, convictus [...]*, (Mart., *Praef.* 12).

banquets dans le contexte privé sont au nombre de cinquante-cinq²⁷, sans compter celles dans lesquelles le vin est le protagoniste. Les variations sur le thème traditionnel de l'invitation à dîner sont vraiment intéressantes : je pense surtout à l'épigramme 1.43, une curieuse liste des plats que l'amphitryon Mancinus n'a *pas* servis à ses hôtes. Attardons-nous sur quelques épigrammes centrées sur les *convivia* publics de Domitien.

L'épigramme 8.39 célèbre l'inauguration de la salle à manger dans la nouvelle *domus Flavia*²⁸, la même pièce décrite dans la *Silv.* 4.2 : enfin Domitien dispose d'un endroit adéquat où goûter une nourriture qui est propre aux dieux (*ambrosias [...] dapes*) et où Ganymède lui-même, jeune garçon aimé de Jupiter, remplira sa coupe de *sacrum nectar*.

Au contraire, c'est probablement dans l'amphithéâtre flavien qu'eut lieu une *cena recta* (*supra*, n. 10), c'est à dire un banquet officiel, immortalisé par une épigramme du même livre, le 8.49(50). Domitien fête son triomphe sur les Sarmates, probablement en janvier 93 ap. J.C.²⁹. Le *convivium* est solennel comme celui dans lequel Jupiter admit tous les dieux à sa table pour célébrer sa victoire sur les Géants : *Quanta Gigantei memoratur mensa triumphi / [...] / Tanta tuas celebrant, Caesar, convivia laurus ; / exhilarant ipsos gaudia nostra deos* (8.49(50).1-6).

L'épigramme 9.91 est elle aussi liée au banquet impérial, lorsque le poète imagine de recevoir deux invitations à dîner, la première venant de Domitien et l'autre de Jupiter. Aucun doute : il choisira Domitien, son *Juppiter*³⁰.

Martial insiste sur la comparaison entre les banquets de Domitien et ceux du souverain des dieux³¹ : le *princeps*, donc, est dieu sur la terre. Comme chez Stace, l'évocation de la convivialité devient par conséquent l'occasion d'exalter les vertus de l'empereur et de faire de la propagande pour ses attributs divins et tout cela, doit-on remarquer, grâce à une fantaisie poétique.

Voix polémiques

Les *convivia* du même prince semblent très différents chez Juvénal, chez Pliny le Jeune et chez Suétone. Il suffit de penser au conseil impérial tragi-comique de la satire 1.4³², convoqué par Domitien pour décider comment cuisiner un turbot gigantesque (v. 72-149) : ici le sarcasme fustige l'attention excessive accordée à la nourriture, pour prouver que des observations « culinaires » sont utilisées pour des jugements de nature politique (même si,

²⁷ Voir E. Merli, « *Cenabis belle*. Rappresentazione e struttura negli epigrammi di invito a cena di Marziale », *Epigramma longum. Da Marziale alla Tarda Antichità. Atti del convegno internazionale (Cassino, 29-31 maggio 2006)*, éd. A.M. Morelli, Cassin, Università degli Studi di Cassino, 2008, t. I, p. 299-326.

²⁸ *Qui Palatinae caperet convivia mensae / ambrosiasque dapes, non erat ante locus : / hic haurire decet sacrum, Germanice, nectar / et Ganymedea pocula mixta manu. / Esse velis, oro, serus conviva Tonantis : / at tu si properas, Iuppiter, ipse veni.*

²⁹ Cf. Martial, *M. Valerii Martialis Epigrammaton Libri*, mit erklärenden Anmerkungen con L. Friedländer, Amsterdam, A.M. Hakkert, 1961 (Neudruck der Ausgabe Leipzig 1886), t. 2, p. 26.

³⁰ *Ad cenam si me diversa vocaret in astra / Hinc invitator Caesaris, inde Iovis, / [...] haec referenda darem : / "Quaerite qui malit fieri conviva Tonantis : / Me meus in terris Juppiter, ecce, tenet"* (9.91).

³¹ Sur l'association entre Domitien et Juppiter cf. K. Scott, *The Imperial Cult under the Flavians*, chap. VI, p. 133-140.

³² Il s'agit d'une parodie du *concilium principis* (cf. E. Courtney, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, London, The Athlone Press, 1980, en part. p. 197-198) ; cf. aussi E. Salza Prina Ricotti, *L'arte del convito*, p. 180-206 et C. Deroux, « Domitian, the Kingfish and the Prodigies: A Reading of Juvenal's Fourth Satire », *Studies in Latin Literature and Roman History*, éd. C. Deroux, Bruxelles, Latomus [Coll. Latomus, 180], 1983, p. 293-298. C. Deroux explique que le turbot gigantesque est un *monstrum* : « [...] I regard the turbot as a sign sent by the gods to signify their disapproval of the emperor's behavior. Because of satirical exaggeration the turbot becomes a prodigy (*monstrum*) in religious sense [...] », *ibid.*, p. 287.

au moment de la publication de la satire, le règne de Domitien est terminé). Suétone a le même sentiment : Domitien déjeune abondamment et mange uniquement une pomme le soir ; il n'aime pas les banquets et préfère se promener tout seul³³. Dans *Dom.* 4, en outre, Suétone affirme que l'empereur, en distribuant des aliments pendant la fête du *Septimontium*, réserva au peuple des cadeaux moins recherchés et moins riches que ceux qu'il offrit à des sénateurs et à des chevaliers³⁴. Pline (*Pan.* 49.4-7) représente un banquet officiel parfait, celui que célébra Trajan, en inversant les coutumes blâmables du prédécesseur de Domitien : à la différence de ce dernier, Trajan apprécie les repas conviviaux (49.4), sobres mais longs (49.5), il n'est pas dans ses habitudes de faire un déjeuner abondant, comme Domitien, qui, en se goinfrant le jour, s'abstenait de manger lors des dîners et se consacrait à l'observation menaçante de ses hôtes (49.6). Domitien est donc un mauvais commensal et un mauvais prince³⁵, car il ne respecte pas les règles de conduite comme l'affabilité et le partage équitable, en somme les bonnes manières du *convivium*³⁶.

Après l'époque flavienne, la poésie de cour se tait longtemps, à l'exception du *Carmen saeculare* en 204 apr. J.-C., exemple isolé de poésie sur commande³⁷. Nous faisons donc un saut dans le temps pour arriver à la fin du IV^e siècle et à la cour d'Honorius, où Claudien composa ses œuvres entre 394 et 404.

CLAUDIEN : STILICON ET LES TABLES DE SES ENNEMIS

Claudien, dans ses poèmes officiels, loue, plus qu'Honorius, jeune et pacifique, Stilicon, le général d'origine vandale qui est le véritable homme fort de l'Occident. Il n'est pas rare que le poète recoure à des images liées à la nourriture pour critiquer la voracité bestiale des adversaires de Stilicon et exalter, au contraire, la sobriété de ce dernier.

Gild. 169-186

Nous trouvons la plus longue description d'un banquet dans le *Bellum Gildonicum*. Un aperçu du contexte sera suffisant : la déesse *Africa* se plaint auprès de Jupiter de Gildon, prince-tyran qui depuis douze ans fait la loi sur ses terres³⁸. Gildon – raconte la déesse – est

³³ *Convivabatur frequenter et large, sed paene raptim ; certe non ultra solis occasum nec ut postea comisaretur. Nam ad horam somni nihil aliud quam solus secreto deambulabat, Dom.* 21.

³⁴ Cf. Pline, *Epist.* 2.6 : un amphitryon offre à ses hôtes mets et vins différents selon leur sociale (autres exemples dans E. Stein-Hölkeskamp, « Culinarische Codes », p. 467, n. 8). L'organisation des banquets et de l'apparat convivial reproduit les différences de position sociale, on renvoie encore aux *convivia* d'Auguste (Suet., *Aug.* 74), préparés *non sine magno ordinum hominumque dilectu* : il est important que la pyramide du pouvoir ne soit pas altérée. Il suffit de penser à la tendance au conservatisme dans l'art culinaire aussi pendant les siècles suivants de la Latinité : à la fin du XV^e siècle le médecin Baldassarre Pisanelli conseille faisans et becfignes pour la diète des riches, pendant qu'il remplit les plats des pauvres avec raves et haricots, en affirmant que le faisan, par exemple, « fa venire l'asma alle genti rustiche [...] » et conseille donc qu'ils n'en consomment pas et qu'ils le laissent manger à des « persone nobili, e delicate » (*Trattato della natura de' cibi e del bere [...] con molte belle historie naturali*, Bergamo, per Comino Venura, 1587, p. 80).

³⁵ Le dîner solitaire est contraire à la nature : la compagnie est essentielle lors de la consommation de nourriture. De plus la solitude préférée par Domitien est typique des tyrans (cf. S.M. Braund, « The Solitary Feast: A Contradiction in Terms? », *Bulletin of the Institute of Classical Studies of London*, 41, 1996, p. 44-45).

³⁶ L'*aequalitas*, bien que louée dans la littérature, n'était en réalité pas respectée dans les banquets des Romains (cf. J.H. D'Arms, « The Roman *Convivium* and the Idea of Equality », p. 31 ; voir aussi U. Fellmeth, *Brot und Politik. Ernährung, Tafelluxus und Hunger im antiken Rom*, Stuttgart/Weimar, J.B. Metzler Verlag, 2001 et N. Purcell, « The way we used to eat: Diet, community, and history at Rome », *American Journal of Philology*, 124, 3, 2003).

³⁷ G.B. Pighi, *De ludis saecularibus*, Amsterdam, Schippers, 1965, 2^e éd., p. 95-100.

³⁸ À partir de l'automne 397, sous la pression d'Eutrope, homme tout-puissant de la *pars Orientis* en désaccord

en proie à deux vices opposés : folle avidité et extrême désir de dilapider (v. 163-164). Envieux de celui qui est riche ou marié à une femme séduisante, il organise un banquet mortel pour ses victimes (v. 169-181)³⁹ :

*Quisquis vel locuples pulchra vel coniuge notus,
Crimine pulsatur falso ; si crimina desunt,
accitus conviva perit. Mors nulla refugit
artificem : varios sucos spumasque requirit
serpentum virides et adhuc ignota novercis
gramina. Si quisquam vultu praesentia damnet
liberiusve gemat, dapibus crudelis in ipsis
emicat ad nutum stricto mucrone minister.
Fixus quisque toro tacita formidine libat
carnifices epulas incertaque pocula pallens
haurit et intentos lateri circumspicit enses.
splendet Tartareo furialis mensa paratu,
caede madens, atrox gladio, suspecta veneno.*

Les jeunes mariées sont contraintes par le sadique Gildon de sourire devant leurs maris assassinés et d'écouter des musiques joyeuses (184-186). Ici, les éléments traditionnels des invitations à dîner sont inversés⁴⁰, chaque plaisir convivial se change en terreur : l'invitation est immédiatement effrayante pour qui la reçoit, et qui aura fait auparavant l'objet de fausses accusations (v. 170-171 : *si crimina desunt / accitus conviva perit*) ; des *carnifices epulas* sont servies au lieu de mets agréables, (178) ; les coupes ont un contenu suspect (v. 178 : *incerta pocula*) ; le climat est loin d'être détendu car des épées pointées sur les convives entretiennent l'anxiété (v. 179 : *intentos lateri [...] enses*). L'accompagnement musical, ensuite, loin d'égayer, devient un véritable tourment, puisqu'il contraste horriblement avec les meurtres qui viennent d'être commis⁴¹. Enfin, on peut souligner que, tandis que Gildon s'adonne à de tels banquets criminels, Rome – elle aussi personnifiée – souffre de la faim et apparaît pâle et émaciée (v. 21-25), car Gildon ne la ravitaille plus en céréales.

Get. 349-371 ; *Entr.* 2.434-436

Examinons à présent deux passages tirés du *Bellum Geticum* et du *In Eutropium*, invective contre le conseiller d'Arcadius à la cour orientale et ennemi implacable de Stilicon. Dans le *Bell. Get.*, le poème qui célèbre la victoire de Stilicon sur les Goths d'Alaric, Stilicon franchit

avec Stilicon, Gildon avait progressivement réduit les ravitaillements en céréales destinés à Rome en provoquant une grave crise dans l'*Urbs*. Il fut vaincu au printemps 398 par son frère Mascezel, envoyé et équipé par Stilicon.

³⁹ Pour les passages de Claudien cités ici et par la suite j'ai utilisé le texte de Hall.

⁴⁰ Invitation, menu et passe-temps (cf. L. Edmunds, « The Latin invitation-poem. What is it? Where did it come from? », *American Journal of Philology*, 103, 1982, p. 184-188, qui cite, entre les exemples les plus clairs, l'amusante invitation de Catulle à Fabullus (*Carm.* 13), l'*Ep.* 1.5 d'Horace et nombreuses épigrammes de Martial (cf. 5.48, 10.48 et 11.52).

⁴¹ Certains banquets décrits par Ammien sont semblables à celui de Gildon, également en ce qui concerne l'*enargeia* de la représentation : ils sont aussi l'occasion idéale de se débarrasser d'un adversaire politique ou d'un ennemi par trahison : cf. 15.3.5, 15.3.7-11, 21.4.3-5, 25.8.18, 27.12.3, 29.6.5, 29.2.4. Les analogies les plus évidentes avec le passage de Claudien précédemment examiné se trouvent en 30.1.19-23, où l'historien raconte le piège mortel tendu par les Romains au roi arménien Papa et ne se dispense pas de manifester le blâme pour la violation de la sacralité du banquet.

les Alpes⁴² (321-363) pour aller en Rhétie afin d'étouffer une révolte des soldats *foederati* et pour les utiliser, une fois l'ordre revenu, dans la guerre contre Alaric. Ici Claudien glorifie les vertus guerrières du Vandale Stilicon⁴³, parmi lesquelles la capacité de résister à la faim (v. 349-352) :

[...] *Nulla Lyaei
pocula; rara Ceres; raptos contentus in armis
delibasse cibos madidoque oneratus amictu
algentem pulsabat equum.* [...]

La faculté à endurer le jeûne est un *topos* panégyrique, mais il est ici intéressant que dans les vers suivants on trouve l'image, totalement différente, de l'éphémère allégresse des barbares, étonnés et terrifiés par l'arrivée de Stilicon ; ils sont semblables à des esclaves qui – croyant leur maître mort – sont surpris à faire ripaille (v. 366-371) :

*Ac veluti famuli, mendax quos mortis erilis
nuntius in luxum falso rumore resolvit,
dum marcent epulis atque inter vina chorosque
persultat vacuis effrena licentia tectis,
si reducem dominum fors improvisa revexit,
haerent attoniti [...]*

La stupidité des convives inconscients met en évidence, par contraste, la moralité de Stilicon.

Comme le remarque Claudia Schindler⁴⁴, l'image des serviteurs du banquet apparaît presque identique dans le deuxième livre de l'invective contre Eutrope, là où Tarbigilus, souverain des Grutunges, découvre les soldats romains conduits par Léon, ami d'Eutrope, pendant qu'ils festoient insoucians, croyant l'ennemi enfui (*Eutr.* 2.434-436) :

*dum gravibus marcent epulis hostique catenas
inter vina crepant, largo sopita Lyaeo
castra subit.* [...]

C'est donc par un désastre que se termine l'expédition en Phrygie qu'Eutrope a imprudemment confiée à un homme ignorant de l'art militaire, Léon justement, cardeur de laine de son métier. Il est décrit par Claudien comme un glouton dont le nom symbolise une faim insatiable (v. 376-378). En parallèle, l'occupation préférée d'Eutrope est de faire bombance, tout comme les compagnons dont il s'entoure à la cour⁴⁵, jeunes gens corrompus par le luxe et anciens débauchés dont la gloire majeure consiste à goûter aux plats recherchés et coûteux à base de paons, de perroquets ou de poissons provenant des

⁴² Une séquence modelée sur le franchissement des Alpes par Hannibal raconté dans Sil., 3.477-556 (voir C. Schindler, "Per carmina laudes". *Untersuchungen zur spätantiken Verspanegyrik von Claudian bis Coripp*, Berlin/New York, de Gruyter, 2009, p. 151).

⁴³ Stilicon, bien que semi-barbare, est caractérisé dans les œuvres de Claudien par des vertus typiquement romaines (I. Gualandri, « Un "generalissimo" semibarbaro suocero e genero di imperatori: Stilicone in Claudiano », *Acme*, 3, 2010, p. 56).

⁴⁴ C. Schindler, "Per carmina laudes", p. 157-158.

⁴⁵ *Eutr.*, 2.84-85. La sœur d'Eutrope, de son côté, organise des banquets "politiques" pour lui garantir la faveur des matrones (*Ivi*, 88-89).

mers lointaines (v. 325-333). L'armée est une masse décomposée et efféminée, complètement différente des troupes – même orientales – autrefois commandées par Stilicon en Thrace⁴⁶. Grâce à cette comparaison, les fédérés rebelles de Rhétie sont mis sur le même plan que Léon car ils tentent tous de se soustraire au contrôle du général vandale : la sottise de Léon et des fédérés se manifeste précisément quand ils sont assis au banquet⁴⁷.

Ruf. 1.204-207 et 2.311-312

On retrouve également le thème de l'avidité et la gloutonnerie de l'adversaire politique dans la première des invectives écrites par Claudien, celle qui vise le ministre oriental Rufin. En apostrophant ce dernier, le poète oppose aux vices de Rufin un éloge de la vie simple de la campagne et, aux *inanes cibos*, ses mets favoris, des *inemptas dapes* (*In Ruf. 1.204-207*) :

*Haec mihi paupertas opulentior, haec mihi tecta*⁴⁸
culminibus maiora tuis. Ibi quaerit inanes
luxuries nocitura cibos; hic donat inemptas
terra dapes. [...]

Plus tard, dans le même ouvrage, nous observons Rufin occupé à préparer un banquet crapuleux : il a effectivement remporté la victoire recherchée par sa folle stratégie, c'est-à-dire qu'il est parvenu à contraindre Stilicon, arrivé en Illyrie pour battre Alaric, à revenir en Occident sans affronter l'ennemi et à renvoyer à Constantinople les troupes orientales jusqu'alors sous son commandement. C'est le moment de fêter : Rufin convoque ses *clientes* et les invite au banquet : *Nunc epulas tempus, socii, nunc larga parare / munera [...]* (v. 311-312). La formule reprend le célèbre vers où Alcée invite à porter un toast après la mort du tyran Myrtilos (fr. 332 Lobel-Page), un vers évoqué aussi par l'horatien *Nunc est bibendum* (*Carm. 1.37.1*) dicté par la joie de la mort de Cléopâtre.

CONCLUSION

Les passages cités confirment les prémisses de la présente enquête, c'est-à-dire la valeur politique et morale du thème du *convivium*. Il est clair que chaque auteur révèle, dans ses œuvres, sa propre originalité mais aussi bien l'influence du mécène et du genre littéraire. Stace et Martial divinisent l'empereur, qui est assis au banquet comme un dieu ; chez Claudien, par contre, il n'y a pas de divinisation. Stilicon, qui est l'objet de la louange, n'est pas encensé pendant le repas, parce que la représentation du *convivium* est caractérisée d'une acception le plus souvent négative et sert au poète pour dénigrer les adversaires du vaillant guerrier. En tant qu'homme d'action, il n'est pas victime du dérèglement qui au contraire domine les hommes puissants vivant à la cour. La sobriété du héros de Claudien, opposée à

⁴⁶ *Cum duce mutatae vires* : sous le commandement de Stilicon – suggère Claudien – la même armée qui se livre maintenant uniquement aux plaisirs (v. 408-409), parmi lesquels ceux de la table, n'aurait pas été détruite : « ciò [...] giustifica e dà una patente nobile ad ogni ingerenza di questi [Stilicone] negli affari della parte orientale dell'impero » (cf. M. Gioseffi, *Claudiano. Contro Eutropio*, Milan, La Vita Felice, 2004, p. 386).

⁴⁷ Sur la manière de se moquer des adversaires politiques en faisant appel à leurs excès de boisson ou de nourriture, Claudien pouvait, à mon avis, trouver des exemples dans les pamphlets de la propagande contre Marc Antoine, où l'adversaire d'Octavien était dépeint comme un buveur invétéré (cf. Cic., *Philipp.* 2.63 ; voir J. Geiger, « An overlooked item of the war of propaganda between Octavian and Antony », *Historia*, 29, 1980, p. 112-114).

⁴⁸ La maison de Curius Dentatus, cité par Claudien au vers précédent. Pour esquisser l'image d'une vie pauvre, rendue heureuse par le contact avec la nature, Claudien s'inspire de Lucr., 2.20-36 (cf. A. Prenner, *Claudiano. In Rufinum - libro I*, Naples, Loffredo, 2007, p. 211).

la débauche de ses ennemis, correspond à un idéal du *uir siccus et sobrius* particulièrement apprécié dans l'Antiquité tardive, aussi bien païenne que chrétienne, telle que l'a étudiée P.-M. Camus dans son ouvrage sur Ammien Marcellin⁴⁹.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

- CLAUDIEN, *Carmina*, éd. J.B. Hall, Leipzig, Teubner, 1985.
- CLAUDIEN, *Œuvres. Poèmes politiques (395-398)*, éd. et trad. J.-L. Charlet, Tome II¹ et Tome II², Paris, Les Belles Lettres [C.U.F.], 2000.
- STACE, *Silves*, éd. H. Frère, trad. H. J. Izaac (3^e tirage revu et corrigé par C. Moussy), tome I, Paris, Les Belles Lettres [C.U.F.], 1992.
- STACE, *Silves*, éd. H. Frère, trad. H. J. Izaac (2^e édition revue et corrigée), tome II, Paris, Les Belles Lettres [C.U.F.], 1961.
- MARTIAL, *M. Valerii Martialis Epigrammaton Libri*, mit erklärenden Anmerkungen von L. Friedländer, Amsterdam, A.M. Hakkert, 1961 (Neudruck der Ausgabe Leipzig 1886), 2 vol.
- MARTIAL, *Epigrammes*, éd. et trad. H. J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres [C.U.F.], 1933.

ÉTUDES CRITIQUES

- BRAUND, S.M., « The Solitary Feast: A Contradiction in Terms? », *Bulletin of the Institute of Classical Studies of London*, 41, 1996, p. 37-52.
- CANCIK, H., *Untersuchungen zur lyrischen Kunst des P. Papinius Statius*, Hildesheim, G. Olms, 1965.
- D'ARMS, J.H., « Control, companionship, and *clientela*: some social functions of the Roman communal meal », *Echos du monde classique. Classical views*, 28, 1984, p. 326-348.
- D'ARMS, J.H., « The Roman *Convivium* and the Idea of Equality », dans O. Murray (éd.), *Symptica. A Symposium on the «Symposion»*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 308-320.
- FRIEDLÄNDER, L., *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine*, Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1922, cap. XI (*Der Tafelluxus und die Einführung von Nahrungsmitteln aus dem Auslande*, p. 285-296).
- GARNSEY, P., *Food and Society in Classical Antiquity*, Cambridge, Cambridge UP, 1999.
- GOWERS, E., *The Loaded Table: Representation of Food in Roman Literature*, Oxford, Clarendon Paperback, 1993.
- MERLI, E., « *Cenabis belle*. Rappresentazione e struttura negli epigrammi di invito a cena di Marziale », *Epigramma longum. Da Marziale alla Tarda Antichità. Atti del convegno internazionale (Cassino, 29-31 maggio 2006)*, éd. A.M. Morelli, Cassino, Università degli Studi di Cassino, 2008, t. I, p. 299-326.
- NEWLANDS, C.E., *Statius' Silvae and the poetics of Empire*, Cambridge, Cambridge UP, 2002.
- PURCELL, N., « The way we used to eat: Diet, community, and history at Rome », *American Journal of Philology*, 124, 3, 2003, p. 329-358.
- SALZA PRINA RICOTTI, E., *L'arte del convito nella Roma antica con 90 ricette*, Rome, L'Erma di Bretschneider [*Studia Archeologica*, 35], 1983.
- SCHINDLER, C., « *Per carmina laudes* ». *Untersuchungen zur spätantiken Verspanegyrik von Claudian bis Coripp*, Berlin/New York, de Gruyter, 2009.

⁴⁹ P.-M. Camus., *Ammien Marcellin. Témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 103 sqq.

SCOTT, K., *The imperial cult under the Flavians*, New York, Arno Press, 1975 (réimpression de la première édition Stuttgart-Berlin, W. Kohlhammer, 1936).

STEIN-HÖLKESKAMPE, E., « Culinarische Codes: das ideale Bankett bei Plinius d. Jüngeren und seinen Zeitgenossen », *Klio*, 84, 2, 2002, p. 465-490.

VEYNE, P., *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Le Seuil, 1976.